

Anthropologie et Sociétés



Kasereka KAVWAHIREHI, V.Y Mudimbe et la ré-invention de l'Afrique. Poétique et politique de la décolonisation des sciences humaines. Amsterdam et New York, Rodopi, 2006, 421 p., bibliogr., index.

André Campeau

Volume 31, numéro 2, 2007

Entre-lieux de l'humanitaire
Humanitarian Action's Chinks
Intersticios de lo humanitario

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018699ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018699ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, A. (2007). Compte rendu de [Kasereka KAVWAHIREHI, V.Y Mudimbe et la ré-invention de l'Afrique. Poétique et politique de la décolonisation des sciences humaines. Amsterdam et New York, Rodopi, 2006, 421 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 31(2), 294–295.
<https://doi.org/10.7202/018699ar>

Kasereka KAVWAHIREHI, *V.Y Mudimbe et la ré-invention de l'Afrique. Poétique et politique de la décolonisation des sciences humaines.* Amsterdam et New York, Rodopi, 2006, 421 p., bibliogr., index.

Pour faire sens de son existence, le philosophe d'origine congolaise Valentin Yves Mudimbe a entrepris une mise en récit du soi et du social. Selon Kavwahirehi, le projet de Mudimbe est d'affirmer une subjectivité (dite «primordiale») comme pierre angulaire d'une décolonisation des sciences humaines. L'objectif avoué de l'entreprise mudimbienne est de faire de ces sciences le lieu d'une prise de parole et d'une pensée réconciliées avec ce nouveau sujet d'énonciation qu'est l'Africain indépendant, postcolonial (à la fois chercheur et homme du renouveau). Ce faisant, Mudimbe respecte l'injonction kantienne de «sortir de la minorité». Le lieu central de ce travail de recherche (recensé par Kavwahirehi) est le sujet en situation de crise qui, en tant qu'«intention instituante, engagé dans une situation concrète» (p. 16), entreprend de connaître le monde pour faire sens et pour savoir ce qu'il est en mesure d'espérer.

Un tel travail ne sollicite pas nécessairement les structures du dehors. D'ailleurs, Mudimbe «maintient jusqu'au bout l'interrogation sur celui qui parle» (p. 16), ce qui l'entraîne dans «une sorte d'autoréférentialité» dont les termes les plus fréquemment utilisés sont l'authenticité et la vérité. Mais, il travaille aussi à faire du sujet celui «qui définit les tâches du présent et, par là, se définit lui-même». En ce sens, il touche le dehors en faisant «l'ontologie du présent auquel [il] appartient et qui [le] définit», ce qui l'amène aussi à faire «l'ontologie [...] de ses possibilités d'action» (p. 22). La visée de ce travail est la transformation du soi et du social.

L'espace narratif de tels accomplissements est le milieu où se négocient l'africanité et l'occidentalité. Cet espace où la réécriture du soi et du social construit son parcours et refait l'histoire du sujet africain est «marqué par deux processus» : l'assujettissement colonial, dont le chercheur se dégage progressivement, et la subjectivation, ce travail qui lui ouvre une nouvelle capacité d'être-au-monde par la prise de parole et la création d'espaces publics. La trace d'une énonciation autonome est repérable là où l'Africain indépendant institue une rupture et se pose à la fois «comme sujet et source du discours».

Les quatrième et septième chapitres sont consacrés à cette question : «comment le sujet advient à son propre discours» (p. 89-90) ? Les éléments repérables de ce nouveau commencement sont 1) une poétique de l'écart et de l'acte de liberté permettant de «de fonder l'acte de connaître sur l'expérience concrète du sujet» (p. 147), 2) un travail qui consiste à acquérir une tradition intellectuelle (en déconstruisant celle qui est donnée par le colonialisme pour s'en fabriquer une dont les outils seront en mesure de saisir l'expérience du sujet dans la connaissance), 3) une entreprise de recherche portant sur le champ des possibles et «le mode d'action qu'il (le sujet) est capable d'exercer dans l'actualité». Le but d'un tel parcours n'est pas de fuir la situation concrète mais d'amener le chercheur «à quitter sa position d'objet du discours africaniste pour se poser comme sujet, acteur, organisateur de son monde» (p. 149).

La troisième partie du livre est consacrée à la méthode. Suivre un tel parcours permet à l'auteur du livre de montrer la connaissance en acte et ses conditions de possibilité. En effet, Kavwahirehi tire des œuvres de Mudimbe (poèmes, romans, essais) des ressources critiques : les repères significatifs du projet de décolonisation en vue d'un devenir homme et intellectuel postcolonial. La méthode mudimbienne prend appui sur des analyses archéologique et généalogique pour déconstruire l'ordre colonial institué dans les sciences humaines ; cela

suppose une réflexion nouvelle, notamment sur la recherche et l'enseignement de ces sciences. L'auteur du livre montre que la méthode fait de l'écriture (en tant que pratique qui n'a pas de sol héréditaire, traditionnel) le lieu de cette déconstruction, certes, mais aussi lieu de la lutte en vue de se constituer et s'affirmer comme créateur et « sujet de son propre récit ».

La nouvelle anthropologie mudimbienne pose donc l'irréductibilité de ce sujet qui habite (et est habité par) sa propre bibliothèque. Cette anthropologie critique a comme projet explicite l'articulation de la « libération d'une parole africaine » à une nouvelle politique de la langue (« le langage n'existe que parlé par l'homme » p. 252) en vue de faire émerger dans l'écriture les expériences que le colonialisme a condamné au silence (p. 260). Ce faisant, Mudimbe déconstruit la colonisation en tant qu'action publique qui rature la mémoire locale et reformule les fondements des sciences humaines en vue d'instituer une capacité et une légitimité d'énonciation.

André Campeau (campeau@mediom.qc.ca)
Centre de Santé et de Services Sociaux de la Vieille-Capitale
DGA mission universitaire (secteur recherche)
880 Père-Marquette
Québec (Québec) G1S 2A4
Canada

Anne BIADI-IMHOF (dir.), « La santé mentale dans le rapport Nord/Sud », *La revue Tiers Monde*, vol. XLVII, n° 187, juillet-septembre 2006, 205 p.

La revue Tiers monde se consacre aux questions de développement économique et social en suscitant des débats théoriques transdisciplinaires et une mise en perspective des acteurs qui ne manquent ni de critiquer la vision des « développeurs » et de leurs échecs successifs, ni de donner une place aux visions des « développés », qui peuvent être plus caricaturés que réellement entendus. L'usage abusif du culturalisme pour expliquer les « freins » au développement est là pour nous rappeler la vigilance critique qui incombe aux anthropologues. C'est dans cet esprit que s'organise ce numéro thématique sur la santé mentale dans le rapport Nord-Sud en réunissant trois articles et deux témoignages. Contrairement à bien des collectifs mettant surtout en avant un bilan de l'état de la santé mentale des populations du tiers monde à partir de statistiques épidémiologiques, l'accent est ici porté sur l'histoire et la pertinence de pratiques thérapeutiques imposées ou exportées.

Dans sa présentation, la coordonnatrice, sociologue, relate ainsi les grands tournants de l'histoire de la psychiatrie en s'appuyant principalement sur Robert Castel et Marcel Gauthier. Elle fait également écho aux soucis répétés de bien des professionnels d'humaniser leur pratique et de protéger leur clinique (ou fonction thérapeutique) de la fonction sociale de la psychiatrie (gérer une forme de déviance) ou, plus récemment, d'une médicalisation totale de la folie (l'abus de médicaments). Ce souci est d'autant plus impérieux lorsque la psychiatrie est appliquée en situation coloniale ou aujourd'hui encore, en situation postcoloniale et humanitaire.

C'est d'ailleurs dans ce contexte que le psychiatre italien Luciano Carrino livre l'expérience de son engagement au sein d'un programme de l'ONU (Prodere) visant à substituer aux effets pervers du développement strictement économique – facteur de